

CHRONIQUE

LA VIE INTELLECTUELLE DES HONGROIS DE TRANSYLVANIE

(1919-1925)

Avant le Traité de Trianon, qui détacha du corps de la Hongrie la Transylvanie et quelques autres régions hongroises et les annexa à la Roumanie, personne ne parlait d'une vie intellectuelle propre des Hongrois de Transylvanie. Toute production littéraire ou artistique — qu'elle fût de Transylvanie, de la contrée de la Tisza ou des pays s'étendant sur la rive droite du Danube, — s'incorporait à la vie intellectuelle hongroise, concentrée tout entière à Budapest. C'était Budapest qui déterminait les tendances de la vie intellectuelle hongroise, et qui l'absorbait même complètement ; on peut dire qu'au point de vue intellectuel, la capitale et le pays ne faisaient qu'un. Nous, Hongrois de Transylvanie, nous sentions, nous pensions, nous agissions conformément aux directives de Budapest et même les questions tout à fait exclusives qui nous concernaient en propre, ne devenaient l'objet d'une réflexion sérieuse qu'après avoir passé par la capitale. Telle était la situation. Le grand revirement de l'histoire, qui suivit la guerre mondiale, anéantit ces liens physiques et psychologiques qu'on avait crus indestructibles et priva les quelques deux millions de Hongrois, qui passèrent sous l'autorité de la Roumanie, non seulement de leur unité politique millénaire, mais aussi d'une communauté d'âme créée par tout un passé d'honneur.

Naturellement, quand on fixa les nouvelles frontières de la Roumanie, les Hongrois transylvains n'étaient nullement préparés à la solution des problèmes qui se posaient désormais soit dans le domaine politique et économique, soit en ce qui concerne la vie intellectuelle. L'année 1919 montra clairement que ceux qui dirigeaient les destinées des Hongrois ne pensaient pas que l'histoire, qui avait orienté la Transylvanie successivement vers Constantinople, Vienne et Budapest, pût faire graviter cette province vers Bucarest, ils ne songeaient guère à cette éventualité. Il serait superflu

de récriminer ; ces indications toutefois sont nécessaires pour faire comprendre l'importance de la catastrophe qui s'est produite si brusquement. Tous les nerfs de la vie intellectuelle, réunis dans la capitale hongroise, se rompirent soudain et la situation nouvelle jeta les Hongrois transylvains dans un complet désarroi ; on a peine à concevoir à quel point ils y étaient mal préparés et quelles difficultés ils éprouvèrent à s'orienter.

Depuis lors presque huit années se sont écoulées : de grandes valeurs se sont consumées, la conscience du moi s'est humiliée, des milliers d'âmes ont été poussées au désespoir. Mais par la suite, ces années ont réveillé la conscience de la personnalité, elles ont enflammé les hommes d'ardeur au travail, et elles marquent un nouveau chapitre dans le développement de l'esprit hongrois en Transylvanie. Il serait bien long d'expliquer en détail comment s'éveilla la conscience collective des Hongrois transylvains après un court engourdissement ; comment, dans l'isolement créé par les nouvelles frontières, elle dut s'occuper elle-même de suffire à ses besoins intellectuels. Or c'est justement sur le terrain spirituel que la vie d'une minorité consciente d'elle-même devait trouver de quoi s'enraciner. Ce sont les traditions intellectuelles sommeillant au fond des âmes qui ont provoqué le réveil de cette conscience et hâté son développement, car ces traditions ont toujours eu plus de force et de vivacité en Transylvanie que partout ailleurs. Une indépendance vieille de quelques siècles a fait naître certaines traditions précieuses, un noble zèle intellectuel, un esprit proprement transylvain et une forte conscience de la personnalité hongroise ; ce sentiment de l'indépendance ancienne a frayé le chemin à l'avenir. Déjà dans le passé, ces mêmes faits avaient contribué à affermir la civilisation hongroise ; dans le nouvel état de choses ils ont donné un essor rapide et plein de promesses à l'activité intellectuelle hongroise en Transylvanie.

Ainsi les Hongrois de Transylvanie ont pu subir cette débâcle et se créer l'indépendance spirituelle qui fit suite à la séparation politique. Nous n'avons pas l'intention de souligner davantage ce fait, mais seulement de donner une idée du désespoir et du découragement qui pesaient alors sur les âmes. Nous les voyons bientôt se changer en une confiance qui s'affermir peu à peu et en un sentiment de devoir qui pousse au travail continu. Les Hongrois, avertis par les événements, renoncèrent rapidement à se perdre dans l'incertitude de la vie politique et se réfugièrent dans le domaine intellectuel. Ils y trouvaient le seul lieu sûr où l'on pût travailler sans avoir le sentiment décourageant de n'arriver à rien. A franchement parler, il faut avouer que les Hongrois ne sont encore qu'au commencement de ce travail auquel participent tous ceux qui s'intéressent sérieusement à la vie hongroise en Transylvanie ; mais l'énergie de ces initiatives prouve qu'elles sont capables d'aboutir et susceptibles de se développer ; une telle ardeur

témoigne de la vitalité de la race hongroise. Il est évident, si l'on se rappelle les conditions historiques dont nous avons parlé, que le travail intellectuel hongrois en Transylvanie n'en est encore qu'à ses débuts, mais qu'il promet pourtant une riche floraison. Dans la production des sept dernières années, on a peine encore à discerner les buts et les tâches à accomplir, mais on peut déjà constater que, si les Hongrois de Transylvanie ont été sans doute appauvris par leur séparation de l'organisme intellectuel dont ils faisaient partie, cette séparation n'a pu détruire leur âme; au contraire, elle leur a rendu la confiance en eux-mêmes et le courage nécessaire pour commencer bravement leur tâche. Ces quelques années ont créé de nouvelles valeurs; celles-ci sont non seulement à la base du développement littéraire propre de la Transylvanie, mais elles constituent aussi un enrichissement du patrimoine intellectuel hongrois, considéré en général. C'est ce qui ressortira clairement des indications suivantes¹.

Nous avons à notre disposition des données statistiques précises pour juger objectivement l'extension de la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie. Nous voyons que 1.066 livres hongrois ont paru en Transylvanie au cours des six dernières années, c'est-à-dire dans l'intervalle compris entre le 1^{er} janvier 1919 et le 31 décembre 1924. Si l'on compare ce chiffre avec le nombre des Hongrois transylvains, qui atteint presque deux millions, on constate qu'on peut compter 1 livre par 5.050 habitants, proportion considérable, et dont l'importance apparaîtra d'autant mieux si l'on observe qu'il a paru en Transylvanie autant de livres pendant ces quelques années qu'auparavant en l'espace de dix ans. Ainsi, la bibliographie de la dernière année de paix — 1913 — n'accuse que 77 livres hongrois sur le territoire qui faisait partie de l'ancienne Hongrie et appartient aujourd'hui à la Roumanie; or, l'année qui fut la plus dure au point de vue politique et économique, l'année 1919, en a vu naître à peu près autant. La production en livres de l'année 1925 dépasse les quatre cents. Les chiffres suivants montrent clairement l'accroissement de cette production: en 1919 paraissent 62 livres, en 1920: 83, en 1921: 140, en 1922: 198, en 1923: 228, en 1924: 292 (sans date: 63 livres). Les deux premières années montrent clairement l'éveil de la conscience intellectuelle et la naissance d'une personnalité. Les chiffres de 1921 accusent un certain affermissement, le nombre des livres s'élevant presque au double de celui de l'année précédente. A partir de ce moment, il augmente d'année en année, et en 1924, non seulement le chiffre absolu des livres parus est le plus élevé, représentant cinq fois le chiffre de 1919, mais aussi la moyenne en a augmenté. Malgré la somme de temps et d'énergie qu'ont coûtée ces années pour l'œuvre d'organisation, la vie intellectuelle

1. György, *Das geistige Leben der siebenbürgischen Ungarn seit 1919*. Klingsor (Brassó-Kronstadt), 1926, pp. 257-264.

hongroise en Transylvanie n'interrompt pas son évolution et tend manifestement à s'élever et à prendre une valeur toujours plus grande, cependant que s'accroissent l'étendue et l'abondance des productions littéraires. Il est certain que la vie intellectuelle des Hongrois transylvains est actuellement aussi vive, aussi mouvementée qu'elle l'était aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, quand le foyer de la littérature hongroise se trouvait presque exclusivement en Transylvanie. Certainement, les dispositions des autorités roumaines qui isolent hermétiquement les Hongrois transylvains de la vie intellectuelle de la Hongrie actuelle, contribuent pour beaucoup à soutenir cet élan. Au cours de certaines années, les journaux et les livres de Budapest ne pouvaient absolument pas passer les frontières de la Roumanie, et même aujourd'hui une petite partie seulement des livres paraissant en Hongrie — encore ne sont-ce pas toujours les plus dignes d'intérêt — réussissent à franchir les multiples formalités d'une censure sévère. Sans doute, les Hongrois transylvains souffrent de se trouver ainsi exclus, sans raison valable, de la communauté intellectuelle hongroise ; mais à ce qu'il semble, ils possèdent assez de bonne volonté et de talent pour commencer une vie intellectuelle indépendante avec leurs propres forces.

La plus grande partie des livres cités plus haut (33 %) — exactement un tiers — appartient aux belles-lettres. Le genre le plus florissant en est la prose (52 %) qui n'a réussi que dans les dernières années à éclipser la poésie lyrique. C'est naturellement le drame qui est le plus faiblement représenté (13 %). Après les œuvres littéraires proprement dites viennent les livres d'enseignement, presque un quart du total (22 %). L'abondance des livres de ce genre est due aux ordonnances du gouvernement, qui interdisent l'emploi dans les écoles hongroises transylvaines des livres d'enseignement édités à Budapest ; il a donc fallu les remplacer par des livres écrits et imprimés en Transylvanie. La littérature spéciale et la littérature populaire occupent la troisième place, à peu près le cinquième du total (19 %). Etant donné, d'une part, que la roumanisation de l'Université hongroise de Kolozsvár (Cluj) et des instituts scientifiques empêcha dans ce domaine tout travail intensif, d'autre part, que le départ du corps enseignant de l'Université diminua considérablement le nombre des travailleurs, on peut dire que le nombre de livres imprimés par les Hongrois est fort respectable, même aujourd'hui où la situation économique des Hongrois ne favorise guère l'édition d'ouvrages. La littérature religieuse et la littérature d'actualité arrivent à peu près à égalité, si l'on fait entrer en ligne de compte albums, almanachs, livres d'adresses et calendriers (7 %). Quant aux ouvrages de jurisprudence, leur proportion est la plus faible (4 %) et le peu qui a paru n'est le plus souvent que la traduction des lois et ordonnances qui se rapportent à la nouvelle situation politique. Le groupe des

œuvres littéraires diverses (8 %) complète cette énumération des livres transylvains, dont la dixième partie est composée de traductions, tandis que le reste (89 %) est formé d'ouvrages originaux d'auteurs transylvains.

Nous trouvons dans la presse d'actualité une richesse et une activité semblables. Au cours des cinq premières années qui ont suivi la séparation de la Transylvanie on a créé 330 journaux hongrois. 87 seulement remontaient aux années antérieures à 1919, les 243 autres sont de création récente. Cet heureux résultat découle naturellement du goût des Hongrois pour l'instruction et de leur aptitude à s'adapter. La privation des productions littéraires de Hongrie, l'isolement qui en résulta et la nécessité de passer à la défensive suscitèrent un élan étonnant de la part de la presse hongroise de Transylvanie. Cependant il n'est pas surprenant qu'à côté de créations durables et indispensables pour combler une lacune, il y ait eu quantité d'essais infructueux. D'après la situation dressée le 31 décembre 1923, sur 330 journaux 104 avaient cessé de paraître ; l'année commença donc avec 226 journaux. Ce nombre, à part des fluctuations insignifiantes, reste constant. Naturellement, la presse politique est la plus répandue. 18 journaux et 53 publications hebdomadaires soutiennent l'opinion publique des Hongrois transylvains, 35 feuilles périodiques ecclésiastiques servent les intérêts de l'Eglise, 70 ceux de l'industrie et du commerce. Il est aisément compréhensible que, sentant menacées les conditions fondamentales de la vie intellectuelle, les gens aient cherché un appui dans la fermeté des Eglises ; les trois Eglises hongroises (catholique, réformée et unitaire) firent tout leur possible, au point de vue littéraire, pour affermir l'équilibre des âmes que la guerre avait fait chanceler. Il est significatif, en ce qui concerne le mouvement littéraire, que l'on compte jusqu'à la fin de 1923, 15 journaux littéraires, dont 3 seulement subsistent aujourd'hui : dans ce domaine, on constate un manque de solidarité entre la presse et le public ; aussi, beaucoup d'essais échouent-ils, n'obtenant pas — et souvent d'ailleurs ne méritant pas — la faveur du public. Il est certain que le public hongrois n'a pas été épargné par cet égarement du goût qui a suivi la guerre ; aussi beaucoup de productions connurent-elles la vogue, mais une vogue éphémère. Il est de bon augure, cependant, que les journaux importants s'enracinent de plus en plus et que le goût de la politique sensée, de la littérature saine et de la science se répande rapidement dans le public hongrois.

Ces données statistiques montrent donc quelle situation occupe la presse hongroise en Transylvanie ; il convient surtout de remarquer que, selon la statistique officielle, le nombre des journaux paraissant en langue roumaine, dans toute la Roumanie se monte à 417, donc seulement au double. Même le bulletin bibliographique de Bucarest, *Buletinul Cartii* est forcé de constater qu'en

Transylvanie le nombre des journaux écrits dans la langue des minorités — et il s'agit en première ligne des journaux hongrois — dépasse de beaucoup le nombre des journaux de langue roumaine. En tout cas, ces données révèlent l'énergie et la volonté de travailler qu'apportent les Hongrois pour assurer leur vie intellectuelle alors même qu'elle est en péril¹.

Cette statistique des livres et de la presse nous apprend que le centre de la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie est Kolozsvár (Cluj). Presque la moitié des livres hongrois paraissant en Transylvanie portent, comme lieu d'impression, le nom de cette ville (47 %). Après Kolozsvár, les villes qui comptent dans la production des livres et des journaux sont les suivantes : Nagyvárad (Oradea Mare) (10 %); Brassó (Brasov) (5,9 %); Arad (5,3 %); Temesvár (Timisoara) (4,9 %); Marosvásárhely (4,1 %). Kolozsvár est également le centre le plus important pour la presse ; un tiers des journaux hongrois y est imprimé. Puis viennent par ordre d'importance : Temesvár, Nagyvárad, Arad, Marosvásárhely, Szatmár. Même si nous tenons compte des journaux en langue roumaine, la production de Kolozsvár est à peine inférieure à celle de Bucarest, où paraissent 98 journaux roumains et 19 dans les langues des minorités, en somme 117 journaux. Kolozsvár s'est donc énormément développé depuis 1919 pour devenir le centre littéraire du pays. L'historien qui écrira la chronique de la vie intellectuelle hongroise devra en tenir grand compte. Kolozsvár reprend pour ainsi dire le rôle qu'elle avait au xviii^e siècle, quand son imprimerie enrichissait la littérature hongroise d'un livre sur trois.

En Transylvanie, une seule entreprise typographique travaille de façon permanente dans le domaine littéraire : c'est la Société an. *Minerva* à Kolozsvár, autour de laquelle se groupent les intérêts moraux et matériels des trois églises hongroises. A elle seule, elle contribue davantage à la propagation de la littérature hongroise et des livres que les trois villes qui viennent ensuite, Nagyvárad, Arad, Brassó réunies. De 1921 à 1924 elle a imprimé 790.621 exemplaires, dont 604.320 édités par elle-même. Se préoccupant avant tout des besoins intellectuels, elle a pris la place des sociétés défailtantes. Par ses feuilles périodiques qui embrassent les divers domaines de la vie spirituelle, et par ses entreprises d'édition elle est devenue le guide indépendant et prévoyant de la culture hongroise en Transylvanie.

Pour saisir clairement la situation intellectuelle des Hongrois transylvains, il faut jeter un coup d'œil sur l'imprimerie et le commerce de librairie et citer quelques chiffres dont le témoignage est

1. Lajos György, *A romániai magyar időszaki sajtó öt esztendeje 1919-23*. [Les 5 années de la presse hongroise périodique en Roumanie.] Cluj-Kolozsvár, 1924.

très net. Dans la Roumanie entière, il existe en tout 425 imprimeries, 1.714 presses et 6.240 typographes. Ces données concernent pour la plupart Bucarest, où se trouvent 174 imprimeries, 533 machines, 2,870 ouvriers ; le reste se rapporte à la Transylvanie¹.

En Transylvanie et dans les régions ayant fait partie de la Hongrie travaillent maintenant, dans 69 localités, 233 imprimeries qui occupent à des machines de différents types 2.101 ouvriers. Parmi les imprimeries de la Transylvanie 66 sont roumaines (27,7 %), 25 allemandes (10,5 %) et 147 hongroises (61,8 %). La statistique montre que, de toutes les provinces roumaines, c'est la Transylvanie qui a le plus développé l'industrie de la typographie et que ce sont les Hongrois qui dans ce domaine jouent le principal rôle. Kolozsvár arrive en tête avec 35 imprimeries et 556 ouvriers, puis Temesvár avec 19, Arad avec 16, Nagyvárad avec 15 et Nagyszeben avec 12 imprimeries. Kolozsvár n'est pas seulement la première par le nombre mais aussi par l'organisation de ses imprimeries. La situation est la même pour le commerce des livres, mais nous ne connaissons que les chiffres se rapportant à la Transylvanie. Sur le territoire cité plus haut, il existe 361 libraires professionnels. Leur nombre se répartit selon leur nationalité, de la manière suivante : roumains 80 (22 %), allemands 56 (16 %), hongrois 225 (62 %). Ainsi pour 38.583 habitants roumains, il y a une librairie roumaine, pour 6.524 une librairie hongroise, et pour 9.557 une librairie allemande². Ces chiffres montrent clairement que les Hongrois, bien que réduits à l'état de minorité ethnique, jouent un rôle considérable dans la vie intellectuelle de la Transylvanie.

Derrière la sécheresse de ces statistiques qui précisent la situation intellectuelle des Hongrois transylvains, se cachent des valeurs sérieuses. La littérature d'abord est fort importante. Les Hongrois, une fois isolés, reconnaissent l'importance de la littérature pour assurer l'existence spirituelle hongroise ; ils comprennent avec quel soin il fallait s'attacher aux nobles traditions héritées d'une communauté de mille ans pour maintenir la communion des pensées et des sentiments de la totalité des Hongrois. Aussi la littérature, pour les Hongrois isolés en Transylvanie, dépasse un but purement artistique ; elle est une source de force et d'énergie, elle représente la possibilité de se conserver une personnalité et de trouver un moment de consolation ; c'est surtout un des plus importants facteurs capables d'assurer le maintien de la langue, de la race et de la conscience nationales, mission qui constitue un

1. Krizsa, *Almanahul Tipografitor*. Cluj, 1926.

2. Miklós Veress, *Az erdélyi könyv, zenemű és papirkereskedés stat.* Erd. Irod. Szemle 1926. III. 88-89. [La statistique des librairies, etc. en Transylvanie].

devoir sacré pour les Hongrois obligés de défendre à chaque instant leur patrimoine intellectuel¹.

La littérature transylvaine est parfaitement consciente de la mission qui lui incombe de sauver et de maintenir la nationalité ; ainsi s'explique son développement dans des circonstances si défavorables et sa floraison à une époque si dure. Il n'y a pas d'autre façon de comprendre comment se sont développées d'un jour à l'autre une quantité de valeurs nouvelles et combien la conscience de l'importance incommensurable que prend aujourd'hui la littérature encourageait au travail. L'oppression politique subie par la minorité hongroise après 1919 amena naturellement la littérature à prendre de plus en plus conscience d'elle-même et à s'approfondir. On compte aujourd'hui deux tendances littéraires en Transylvanie : l'une visant au progrès, l'autre conservatrice. Toutefois, il faut se garder de croire que cette terminologie implique une séparation ; il s'agit plutôt d'une simple différence dans la façon de concevoir le monde, différence de morale et de goût. La littérature représentée par les partisans du « progrès » n'offre aucun appui dans les difficultés que rencontre la vie des Hongrois ; et elle n'est pas largement répandue. On le comprend aisément. Ses représentants ne sont pas originaires de la Transylvanie ; au contraire ils y sont entrés à la faveur de la révolution et du communisme. Leur action nuit plus qu'elle ne profite. Ils ont empêché le développement d'un esprit littéraire homogène et avec leurs idées souvent subversives ils rendaient difficile la formation d'une vie littéraire hongroise. La tendance « conservatrice », opposée à la précédente, a assumé envers les Hongrois une grande responsabilité morale. Les efforts de ses partisans, leur conception du monde, leurs goûts et leurs opinions morales sont plus foncièrement hongrois et transylvains que les idées des partisans du progrès. La littérature d'un peuple que le destin a condamné à être une minorité ethnique et qui lutte pour relever sa situation, pourrait-elle prendre une autre direction que celle qui est la seule vraie et en tout cas la seule qui mène à un résultat utile ? Une minorité nationale, qui a le devoir de garder intactes ses valeurs, pourrait-elle fonder sa littérature sur d'autres principes que des principes conservateurs ?

Les Hongrois de Transylvanie sont en relations très étroites avec la littérature des autres groupes hongrois qui font partie de la Tchéco-Slovaquie et de la Yougoslavie, et surtout avec la littérature de la Hongrie proprement dite. La Transylvanie ne cherche nullement à se faire une littérature à elle ; elle n'en a jamais eu dans le passé et une telle tentative serait impossible dans l'avenir, car, de tout temps, les grands esprits de Transylvanie n'ont pas

1. L. György, *Die ungarische Litteratur in Siebenbürgen*, 1919-22. Ungarische Jahrbücher (Berlin), t. III [1923] p. 273.

seulement travaillé pour leur petite patrie, mais pour enrichir l'ensemble de la culture hongroise. Le particularisme transylvain ne pourrait avoir qu'une vie très brève. Aussi la littérature hongroise de Transylvanie, avec ses perspectives et ses conditions toutes spéciales s'incorpore-t-elle au reste de la littérature hongroise. Aux yeux de l'opinion publique hongroise, les frontières politiques n'impliquent pas de séparation intellectuelle, et la littérature de Transylvanie dans les conditions particulières où elle se trouve, participe à l'unité de la littérature hongroise. Les buts, l'idéal sont communs, seuls les cadres sont de dimension plus restreinte. Dès ses débuts, la littérature transylvaine a bien montré qu'elle ne voulait pas vivre une vie séparée, mais au contraire tendait à se fondre dans l'ensemble de la littérature hongroise, ce qui est la seule visée légitime, aujourd'hui que le but suprême de la littérature est de maintenir l'unité spirituelle de l'âme hongroise déchirée.

En outre, la littérature hongroise de Transylvanie cherche de son mieux à se rapprocher de la vie intellectuelle des autres peuples de Transylvanie. Dans la vie de la minorité hongroise qui aspire au calme, la littérature ne peut s'enfermer dans des préoccupations purement littéraires. Il faut que, tout en gardant ses caractéristiques propres, elle cherche à comprendre la littérature des autres peuples qui ont avec elle une histoire commune. Elle ne peut rester à l'écart des mouvements intellectuels des autres minorités et surtout des tendances de la nation majoritaire. La littérature de Transylvanie a pour rôle particulier de faire passer dans la littérature hongroise les œuvres spécifiques des Allemands (Saxons) et des Roumains, et d'autre part de faire connaître à ces peuples la vie intellectuelle de la Hongrie. C'est là un point d'une importance capitale pour la pacification de ces peuples et leur bonne entente. En se comprenant et en s'estimant, ces populations, même à leur insu, se trouveront rapprochées. Et l'on ne saurait accorder trop d'attention aux tendances qui se font jour en Transylvanie en faveur d'un rapprochement entre ces trois peuples, d'une compréhension mutuelle, grâce à l'échange des œuvres intellectuelles.

Il va sans dire que le programme de la littérature hongroise en Transylvanie serait incomplet, s'il se bornait à ces directives. Le rôle de la Transylvanie, — et c'est là ce qui fait son importance au point de vue intellectuel, — a été, dans le passé, d'introduire en Orient les idées occidentales. Les remous de la civilisation européenne se sont arrêtés aux Carpathes, et au-delà de ces montagnes on est déjà en présence d'un monde tout différent. C'est un long passé qui a imprégné l'esprit des Hongrois de Transylvanie de l'amour des idées occidentales et leur a inspiré l'intérêt qu'ils y prennent. Aussi les Hongrois de Transylvanie attachent-ils une grande importance aux événements des littératures européennes. Le public éclairé de Transylvanie connaît, pour les voir représentées

sur la scène, les productions les plus récentes et les plus intéressantes du répertoire européen ; grâce aux indications données par les revues françaises et allemandes, il trouve également dans les librairies un choix important des œuvres littéraires de ces pays, soit dans la traduction hongroise soit dans l'original. Il convient de dire qu'en Transylvanie, on traduit en hongrois peu d'œuvres étrangères ; on n'en peut guère citer que deux : « Toi et moi » de Gérauld, et « Sagesse » de Verlaine. C'est que les éditeurs de Budapest en fournissent un très grand nombre, qui franchissent plus facilement les nouvelles frontières que les œuvres originales de la littérature hongroise. L'intérêt qui porte le public transylvain vers la littérature française apparaît nettement à la lecture des revues et journaux de langue hongroise, où paraissent très fréquemment des traductions et où l'on ne cesse de s'occuper des principaux ouvrages parus à Paris. Le centenaire de Dumas, la mort d'Anatole France, les dernières œuvres de Bourget, Bordeaux, Bazin, Mauriac, Francis Jammes, Béraud..., il est question de tout cela dans la presse hongroise de Transylvanie. Ainsi la « Revue littéraire de Transylvanie » (*Erdélyi Irodalmi Szemle*), dans son numéro de Noël 1926, a donné un article dans lequel M. Károly Rass traçait le tableau de la production littéraire française de 1925 ; la même revue publiait une enquête fort documentée et pleine d'intérêt sur l'influence de la littérature française la plus moderne à l'étranger, et répondait à la question adressée dans les *Nouvelles littéraires* par Edouard RAMOND aux diverses nations. Ces quelques indications montrent que la vie intellectuelle des Hongrois vivant en bordure de l'Europe occidentale n'est pas un fait négligeable.

Pour compléter ce tableau de la littérature transylvaine, il y a lieu d'ajouter quelques mots sur les deux facteurs importants de la vie littéraire, la critique et le public. Il va sans dire que jusqu'à présent ces deux facteurs n'apportaient qu'un faible appoint à la littérature transylvaine, embarrassée dans les difficultés du début. Comprenant qu'il y allait du salut des valeurs intellectuelles les plus précieuses, et qu'il s'agissait d'une affaire intérieure, les critiques littéraires sérieux se contentèrent d'observer en silence la situation, sans chercher à déterminer les tendances de la vie littéraire. C'est avec juste raison qu'ils considéraient que tant que la littérature lutte contre les difficultés du début et tant que chaque publication imprimée rend de grands services à l'activité intellectuelle hongroise, il n'est pas permis de rabaisser l'enthousiasme, ni les efforts sincères et honnêtes. La passivité de la critique littéraire cessa au cours de ces dernières années, car la littérature est arrivée à un développement tel que le livre hongrois n'a plus besoin d'indulgence parce qu'il est transylvain et qu'il peut subir les rigueurs de la critique.

Il y eut en Transylvanie bon nombre de petites querelles ; elles n'étaient pas inutiles d'ailleurs, car elles clarifiaient les principes et exerçaient une influence favorable sur le développement de la conscience littéraire. Ces querelles de plume, quelquefois même provoquées à dessein, éveillaient l'intérêt du public pour les efforts littéraires. L'attitude du public qui lit et s'intéresse à la littérature montre quelles difficultés rencontra la littérature transylvaine. Il a fallu un travail de plusieurs années pour que le lecteur transylvain, habitué aux écrivains hongrois universellement réputés et aux éditions élégantes des éditeurs de Budapest, s'intéressât aux livres, d'aspect plus modeste, de la nouvelle génération transylvaine. Il faut dire aussi qu'une grande partie de la classe moyenne hongroise avait quitté la Transylvanie ; c'était précisément la classe qui protégeait la littérature ; quant à ceux qui restèrent, ils vécurent des années pénibles. Il y avait encore d'autres difficultés (désorganisation de l'édition hongroise, difficultés de librairie, etc.) sur lesquelles je ne veux pas insister.

Heureusement il y a des traits moins sombres au tableau. Des sociétés littéraires et des associations de culture intellectuelle ont joué au cours de ces dernières années un rôle considérable en infusant à l'organisme épuisé des Hongrois une force et une confiance bienfaisantes. Pendant quelques années le seul lieu de réunion des Hongrois, — en dehors de l'Eglise — a été la salle de conférences des différentes sociétés littéraires ; ces faibles manifestations de la vie hongroise suffisaient, à elles seules, à changer le découragement en confiance. Ce fut une grande chance pour les Hongrois que d'avoir hérité du passé des cadres fixes qu'il n'y avait qu'à adapter à la situation nouvelle en leur donnant un contenu analogue. Par l'autorité de son passé et son activité la Société Littéraire Hongroise de Kolozsvár, vieille de quarante ans, vient en tête, avec la Société Littéraire « Kemény Zsigmond » de Marosvásárhely. Toutes deux organisent des conférences et publient des livres. La Société « Arany János » de Temesvár et la Société « Szigligeti » de Nagyvárad sont des centres de moindre importance de la vie littéraire hongroise de Roumanie. Il existe d'autres organisations encore. Plusieurs s'occupent d'ailleurs également de lutter contre les tracasseries des autorités qui empêchent leur libre expansion, bien que leur programme soit purement littéraire. Le plus pénible est de voir paralysées les deux plus importantes associations intellectuelles : l'une est « La Société du Musée Transylvain » (*Erdélyi Múzeum Egyesület*), fondée en 1859 par le public hongrois, qui, en quelques dizaines d'années, a pris une importance considérable, grâce à ses collections scientifiques incomparables : 1° Bibliothèque avec manuscrits et Archives. 2° Collection de tableaux avec médailles et antiquités. 3° Collections ethnographiques. 4° Collections d'histoire naturelle ; grâce aussi à ses sections (a de philosophie,

lettres, *b* de sciences naturelles, *c* de médecine, *d* de sociologie et de droit) ; enfin grâce à ses publications périodiques. En 1872 date de la fondation de l'Université, la Société du Musée a conclu un contrat avec l'Etat hongrois, aux termes duquel, tout en maintenant son droit de propriété, elle donnait à bail à l'Université ses collections. En mai 1919, date de la prise de possession de l'Université par l'Etat roumain, les professeurs hongrois (conservateurs des collections) furent écartés et les professeurs de l'Université roumaine occupèrent leurs postes. L'Etat roumain s'empara de ces collections : il incline à résoudre par des mesures d'autorité cette affaire purement intellectuelle et cherche des prétextes pour détourner la Société, fondation absolument hongroise, de son but, qui est de se consacrer à l'instruction générale et scientifique du public *hongrois*. Cette lutte dure déjà depuis huit ans ; il n'est malheureusement pas douteux que la Société perdra la partie. Naturellement ces difficultés ont paralysé l'activité scientifique de la Société. Ses cadres se disloquent pour des raisons à la fois morales et matérielles. Ses revues : *Erdélyi Múzeum*, et les *Dolgozatok* (Travaux), furent contraintes de suspendre leur publication à partir de 1919. Les sections en sont réduites à faire des conférences de vulgarisation. Les Hongrois de Transylvanie envisagent avec anxiété l'avenir qui appauvrira sensiblement leur vie intellectuelle. Cet exemple montre bien que la vie intellectuelle des Hongrois transylvains subit des pertes irréparables, qui ne sont guère compensées par une certaine augmentation de valeur. Voyons le cas de *Erdélyi Magyar Közművelődési Egyesület* (Société pour la culture intellectuelle hongroise en Transylvanie). Cette société, dans l'espace des quarante années qui se sont écoulées depuis sa fondation, a fait preuve d'une activité tout à fait remarquable dans chaque branche de l'éducation de l'instruction populaire. Qu'il suffise de dire qu'elle a fondé des centaines d'écoles, qu'elle a organisé des cours pour les illettrés et des cours professionnels, des écoles d'agriculture, des écoles enfantines, qu'elle a soutenu l'industrie hongroise, qu'elle a fondé des bibliothèques et des cercles de lecture. Le changement de régime a coupé en deux cette importante activité et maintenant l'édifice de la culture intellectuelle des Hongrois transylvains, élevé avec tant de sollicitude et de dévouement, menace de s'écrouler. Le fonctionnement de cette société comme celle d'une autre s'occupant de tourisme et d'ethnographie est entravé par les autorités. Elles ont dispersé beaucoup d'énergie dans la lutte constante contre les tracasseries des autorités (censure, autorisation de réunion, examen de leur organisation, revision des statuts, etc.). Auront-elles assez de force, lorsque les circonstances le permettront, pour renaître à une vie nouvelle ?

Quoique resserrée dans d'étroites limites, la littérature hongroise en Transylvanie est suffisamment importante pour que les amis des lettres s'y intéressent de plus en plus. Parmi les genres littéraires *la poésie lyrique* s'est développée la première. On pourrait dire que pendant des années la littérature hongroise de Transylvanie n'a vécu que de poésie lyrique.

Tous les critiques s'accordent à reconnaître que les noms de Sándor REMÉNYIK et de Lajos ÁPRILY sont incontestablement les plus grands de la poésie lyrique en Transylvanie. Le premier volume de Sándor REMÉNYIK parut en 1918, mais, au cours des années suivantes, sa vraie grandeur apparut plus nettement et sa fécondité ne fit qu'augmenter : *Fagyöngyök* (Guis) 1918 ; *Csak így...* (Seulement ainsi) 1920 ; *Vadvizek zúgása* (Le bruit des torrents) 1921 ; *A műhelyből* (De l'atelier) 1924 ; *Egy eszme indul* (Une idée s'envole) 1925 ; *Atlantisz harangoz...* (La cloche de l'Atlantide), 1925. L'homme, autant que le poète, est extrêmement sympathique et son génie gagne de jour en jour en profondeur. Il est rêveur, philosophe, inclinant vers le pessimisme. Au fond de son âme sommeille une grande tristesse — ce qui est un trait commun de l'âme transylvaine —, mais souvent il fait preuve d'une énergie étonnante. Quelques-unes de ses poésies peuvent être citées parmi les plus beaux spécimens de la poésie hongroise et de la poésie philosophique. En général l'expression éclatante est une des qualités les plus caractéristiques du poète. Personne n'a déploré avec des larmes aussi amères le chagrin tragique des Hongrois au cours de ces dernières années. La perfection de la forme, la richesse de ses tableaux poétiques et sa connaissance du moi artistique sont étonnantes. Le même accent de tristesse, cette mélancolie et ce penchant à se plonger dans le désespoir — voilà aussi les qualités qui caractérisent Lajos ÁPRILY, poète toujours délicat et artiste. Bien plus objectif que Reményik, il est par cela même moins fécond. Ses volumes s'intitulent : *Falusi elégia* (Élégie villageoise) 1921 ; *Esti párbeszéd* (Causerie du soir) 1923 ; *Versek* (Poésies) 1924, Budapest, Athenaeum ; *Rasmussen hajóján* (Le bateau de Rasmussen), 1926, Berlin. C'est un poète savant, philosophe, une âme riche de grandes idées, un caractère aristocratique, plein de couleur, de musique. Aussi est-il très estimé, mais moins populaire que Reményik. Chacun de ses vers est de forme classique, plein de couleur, de musique. Il est un des poètes hongrois qui ont le plus de virtuosité dans la versification. Plus d'une de ses poésies fait partie déjà du fonds classique de notre littérature.

La lecture de la poésie lyrique transylvaine en général révèle un certain pessimisme ; rarement on y trouve un accent viril et fort. Ce ton sinistre vient du désespoir causé par le caractère limité de la vie humaine, sa faiblesse, son vide ; çà et là seulement ces plaintes s'interrompent et l'on rencontre une conception

sercine de l'existence ou une pensée de plus grande envolée. Cette poésie lyrique est de caractère général, sans que l'individualité lyrique et poétique s'y accuse. Très peu de cordes vibrent à l'unisson de l'âme transylvaine ; et les sentiments de la Transylvanie pendant ces sept dernières années ne se reflètent que faiblement dans ces poésies. On peut s'en étonner, car, depuis sept ans, chaque instant nous fit sentir l'injustice de la destinée des Hongrois de Transylvanie, et la poésie lyrique transylvaine doit encore à la poésie hongroise des œuvres qui immortalisent ce sentiment. Ce n'est pas un grief que nous faisons à la poésie transylvaine ; nous constatons simplement une lacune, persuadés qu'elle cherche le ton qui convient en propre à son tempérament. Nous ne pouvons, dans le cadre étroit de cet essai, caractériser en détail la poésie lyrique transylvaine ; nous pouvons encore moins énumérer les noms de tous les poètes de Transylvanie. Cependant, quelques-uns d'entre eux ont un talent assez reconnu pour mériter de figurer dans ce résumé, si bref qu'il soit. Ainsi, le chœur des poètes transylvains serait bien incomplet et monotone si nous n'entendions pas de temps à autre la voix sérieuse et virile de M. László TOMPA ; nous y sentons une douce mélancolie, la disposition d'âme propre à la Transylvanie. Sa carrière de poète remonte aux années d'avant la séparation, ainsi que celle de M. István SZOMBATI SZABÓ, le prêtre-poète de Lugos, qui est une des individualités les plus fortes de la poésie lyrique hongroise. Il a une âme pessimiste, mélancolique, toujours déchirée. Sa poésie n'a point un cours égal, il se trouve encore en pleine agitation intérieure. Néanmoins, quelques-unes de ses poésies sont de vrais bijoux de la poésie lyrique hongroise. Une femme auteur, M^{lle} Erzsébet KRÜZSELY se fit connaître du public dès 1897. La littérature transylvaine la compte aujourd'hui parmi l'élite de ses représentants. Son cinquième volume de poésies surtout (*Hangtalan lyra*. — Le luth sans voix, 1924) marque un grand progrès et un stade nouveau de la poésie lyrique transylvaine. Son domaine est le silence éternel des sourds, — inspiration unique dans la poésie hongroise. Elle sait colorer ce silence, en varier la monotonie fatigante par son ton touchant et ses qualités d'artiste, habile à se servir avec finesse et tact des moyens nouveaux de la poésie lyrique moderne. Elle est une de nos artistes les plus sûres d'elles-mêmes, les plus personnelles.

La poésie lyrique, sur laquelle nous venons de jeter un rapide coup d'œil, occupe jusqu'à l'année 1924 une place prépondérante. A peine prête-t-on attention à la prose et au drame, mais pendant ces dernières années, plus propres à des études approfondies, la poésie lyrique, qui convenait mieux aux sentiments tristes des premières années de la séparation, commence à décliner. Aujourd'hui c'est à tel point que le roman et la nouvelle sont devenus les

genres principaux. Les œuvres en prose se succèdent promptement dans les maisons d'édition de Transylvanie, surtout les romans traitant les problèmes profonds de l'histoire et de la société. Ainsi, dans le cours d'une ou deux années, la prose a réussi à dépasser ou au moins à atteindre la poésie lyrique en importance, et en même temps elle a su éveiller l'intérêt de cercles plus étendus pour la littérature transylvaine. Ce sont surtout les œuvres à sujet historique qui tendent à prédominer. On dirait que les traditions littéraires des *KEMÉNY* et des *JÓSIKA*, enracinés dans ce sol, ressuscitent. Nos écrivains aiment puiser dans le passé glorieux de la Transylvanie, pour se consoler des tristesses du présent par les tableaux brillants et nobles du passé. Quelques romans de pensée forte, écrits avec profondeur, font bien augurer du reste. D'autre part, on a plaisir à constater que nos écrivains s'inspirent également du présent, se montrant fort habiles à le poétiser ; tel ou tel de ces romans embrasse déjà les problèmes les plus importants de la vie hongroise de nos jours. Si nous trouvons aussi dans ces romans des inégalités, des imperfections, si peut-être même quelques-uns nous paraissent superficiels, nous ne pouvons douter de leur caractère sérieux et du mérite de l'effort de leurs auteurs. Le conte transylvain présente les mêmes qualités. Nous y trouvons aussi un certain sérieux, des pensées élevées, et une tendance à s'élargir jusqu'au roman. Ses sujets sont aussi empruntés à l'histoire et à la vie sociale ; cette dernière tendance surtout est devenue populaire. Ces quelques années sont encore trop courtes pour faire ressortir de grandes et fortes individualités d'écrivain ; toutefois, nous avons nettement l'impression que certains d'entre eux se sont élevés très haut. A coup sûr, le plus populaire auteur de nouvelles en Transylvanie est aujourd'hui M. DOMOKOS GYALLAY. C'est un talent purement magyar, une individualité harmonique, un artiste qui travaille avec les moyens les plus simples. Le sujet de ses nouvelles, écrites sur un ton charmant, se déroule dans un milieu sain, où circule un souffle frais d'air transylvain, soit qu'il fasse connaître la vie du peuple (*Föld népe*, Le peuple de la terre, 1924), soit qu'il fasse revivre le passé (*Osi régön*, Sur le sol des aïeux, 1921 ; *Rég volt, igaz volt*, C'était autrefois, c'était vrai, 1925 ; *Vaskenyéren*, Pain de fer, 1926). Il a deux sujets favoris : l'un, c'est la race des Sicules, laboureurs vivant à l'Est de la Transylvanie, dont il peint l'âme étrange avec prédilection ; l'autre c'est l'histoire de la Transylvanie, la terre des aïeux. Ses œuvres ont trouvé le chemin des âmes simples et il a su aussi bien capter la sympathie des amateurs de belles-lettres. De même, le talent original de M. JÓZSEF NYIRÓ évolue dans un milieu populaire ; il est Sicule par excellence (*Jézusfaragó ember*, L'homme sculptant Jésus, 1924). Il a commencé sa carrière avant la guerre, mais ses vrais succès datent de l'époque qui suit 1920. C'est un écrivain d'une grande vigueur, riche en couleurs poétiques, qui a décrit en

quelques traits magistraux l'âme des Sicules. Cependant la surabondance de ses sentiments lyriques et sa connaissance minutieuse de l'âme des Sicules pèsent sur ses nouvelles ; celles-ci deviennent fatigantes à la lecture et ne produisent que rarement une impression purement artistique. Dans la prose transylvaine, M. Sándor Makkai, évêque réformé de Transylvanie, occupe une place importante. C'est un véritable polygraphe, esprit savant et philosophe. Ayant un penchant pour la méditation, il choisit les problèmes les plus profonds et ce qu'il a à nous dire est toujours noble et sérieux (*Étel fejedelme*, Le Prince de la vie, 1924 ; *Megszólnak a kövek*. Les pierres parlent, 1925). C'est lui qui a écrit le beau roman qui fit sensation au cours de ces dernières années-ci (*Ördögszekér*. Le chariot du diable, 1925) ; il y montre admirablement à quel point la morale est élevée et intangible en prenant pour exemple la terrible destinée d'Anna Báthory ; il a retrouvé pleinement, en grand artiste, la couleur historique du XVII^e siècle. C'est une création noble et forte, et malgré son sujet scabreux, une œuvre d'art des plus belles. Trois femmes auteurs doivent être mentionnées parmi les maîtres de la prose transylvaine. Finesse, profondeur d'observation, fidélité psychologique et historique caractérisent l'art de M^{me} Mária R. Berde, qui, tout en inclinant fort vers le symbolisme, affectionne aussi les sujets historiques. Nous nous bornons à citer deux de ses romans : *Haldáltanc* (Danse macabre, 1924) et *Romuald és Andriana* (1927), prix du roman de l'Académie Hongroise. M^{me} Irén Gulácsy, l'âme pleine d'angoisse, s'occupe du problème de la race hongroise et du village hongrois. Dans un de ses romans (*Förgeteg*, Tempête, 1925) elle dépeint la destinée de la bourgeoisie hongroise, qui disperse ses énergies dans la lutte des classes, mais elle nous fait aussi sentir quelle confiance elle a dans un avenir meilleur. Son autre roman (*Hamueső*. Pluie de cendres, 1925) montre, avec une grande justesse d'idées et en termes très encourageants, la grande transformation de la vie des paysans en Transylvanie. Enfin citons, bien que paru déjà en dehors de la période que nous nous sommes fixée (1925), son dernier roman, *A fekete vőlegények* (Les fiancés noirs, 1927), où elle a donné toute la mesure de son grand talent, vigoureux et noble. Ce magnifique tableau historique de l'époque de la plus grande décadence hongroise, des temps précédant et suivant Mohács (1526), brossé à larges traits et de main de maître, comporte plus d'un enseignement pour la génération actuelle. Ses personnages bien campés, son récit intéressant en font un roman digne des plus grandes littératures.

Tout autre est Mademoiselle Marie Szabó. Elle est amoureuse, elle aussi, de sa chère Transylvanie, dont elle montre les problèmes, douloureux et brûlants. C'est un talent tout particulier, fait de grâce et de sensibilité féminines ; une âme d'artiste raffinée, qui scrute les profondeurs de l'âme humaine. Son

style, simple et élégant, laisse paraître une nature contemplative. Au bout de sept années, il est facile de voir que la valeur réelle de la littérature hongroise de Transylvanie réside dans les œuvres des écrivains que nous avons mentionnés. Sans doute, leur travail est encore à ses débuts, mais, à coup sûr, leurs œuvres doivent s'élargir, augmenter en valeur intrinsèque.

C'est en *dramas* que la littérature de Transylvanie est le plus pauvre. Beaucoup d'écrivains, qu'ils aient eu ou non des dispositions pour ce genre, ont tenté de créer le genre transylvain du drame. Ces toutes dernières années seulement les auteurs ont cherché à composer des drames, qui leur apportent un succès immédiat. Ce sont donc des années d'apprentissage, employées tout entières à tenter des essais, à apprendre les secrets de la scène, à s'efforcer de vaincre les difficultés du début, à préparer des œuvres de plus grande importance. On comprend donc facilement que le drame transylvain est au-dessous du niveau de la poésie lyrique transylvaine, qui se développe avec un si grand élan, ou de celui de la prose de jour en jour plus florissante. Si de temps à autre un essai justifie notre confiance dans l'avenir, si ça et là des passages sont dignes d'intérêt, il faut bien avouer que le drame transylvain, malgré le vaste champ offert à son développement, n'a fait que tâtonner pendant les sept dernières années et qu'il n'a pas réussi à vaincre les difficultés qu'il a rencontrées à ses débuts. Il s'ensuit que le drame est de tous les genres, celui qui a le plus de peine à naître et qu'un certain développement de la vie littéraire est la condition indispensable de son épanouissement. C'est loin encore d'être le cas en Transylvanie, où le théâtre ne trouve pour le moment nul appui auprès des autorités publiques.

Les drames qui ont paru imprimés ou ont été représentés jusqu'à présent, sur la scène, ne se distinguent ni par leurs qualités poétiques, ni par une technique attachante et l'on ne saurait les regarder comme des œuvres de valeur, — d'une valeur même passagère —, de la littérature dramatique hongroise. Les drames à sujet social ne puisent pas leur inspiration dans les problèmes de la vie actuelle des Hongrois de Transylvanie et ne représentent pas les déchirements des dix dernières années, mais traitent plutôt des bagatelles de la vie individuelle. Ils ne reflètent pas la vie même, mais restent à la surface sans pénétrer au fond de la réalité quotidienne. Les grands problèmes de la vie n'éveillent aucun intérêt chez nos écrivains. Les drames historiques ne sont qu'un récit dramatisé et leurs écrits sont incapables de faire renaître la vie. Le genre sérieux, sans cependant avoir rien créé de précieux et de durable, a du moins éveillé l'espoir d'en finir avec l'incertitude actuelle. La veine comique des rares comédies que nous possédons, est au contraire si faible qu'elle ne pourra vivifier la litté-

rature dramatique de Transylvanie, ni au point de vue littéraire, ni au point de vue dramatique en particulier. La plupart des pièces sont des drames livresques et quelques-uns seulement ont pu être joués. Les circonstances expliquent suffisamment ce fait, de même que l'état désespérant du théâtre hongrois en Transylvanie, qui se trouve bien loin d'accomplir sa mission. La Transylvanie et surtout Kolozsvár ont joué dans l'histoire du théâtre et de la littérature dramatique un rôle qu'on ne peut oublier. C'est à Kolozsvár, où il prospéra pendant une période de près de cent cinquante ans, que le théâtre hongrois a poussé ses racines les plus profondes. C'est cette ville qui fit le meilleur accueil au théâtre, même au moment des plus grandes crises. L'aristocratie hongroise et la société hongroise élevèrent à Kolozsvár le premier théâtre hongrois permanent il y a plus d'un siècle. Ce théâtre au glorieux passé dut quitter le 1^{er} octobre 1919 le magnifique édifice qu'il devait à la bienfaisance des ancêtres. Il fut contraint de se réfugier dans un local mal adapté et construit pour des représentations cinématographiques. Dans cette situation indigne de son objet, il lutta pendant de longues années avec ténacité. Les coups dont il fut frappé pendant les premières années ne firent qu'accroître sa vigueur. Il est remarquable qu'il ait pu représenter de 1919 à 1924, 2.160 pièces dont 1.070 écrites par des Hongrois et 1.090 par des étrangers. Cette statistique donne un tableau assez favorable ; l'opérette atteignit 893 représentations, le drame sérieux 1182. A cette époque, le public hongrois pouvait encore prendre plaisir aux œuvres des classiques de la littérature universelle, des maîtres de la littérature hongroise, aux meilleures pièces des théâtres européens, de même qu'aux créations les plus récentes du drame hongrois. Cependant déjà à ce moment des signes apparaissent qui annoncent que le théâtre, tout en satisfaisant aux exigences d'un goût délicat, sera obligé de s'accommoder d'une autre tendance du public, qui ne demande que des jouissances sans valeur, sans contenu, pour satisfaire son goût médiocre. Au bout des deux dernières années, il se transforme en un lieu de distraction, et aujourd'hui il a à peine l'occasion de réaliser ses ambitions artistiques. Les productions de la littérature dramatique hongroise ne parviennent plus en Transylvanie et les perspectives européennes deviennent de plus en plus étroites. Il est désolant de voir combien les traditions artistiques du théâtre hongrois de Kolozsvár ont changé et combien le bon goût de notre société est en danger de se perdre. Si tel est le sort du théâtre hongrois de Kolozsvár, on peut imaginer quelles sont les difficultés au milieu desquelles se débattent les autres théâtres hongrois de la Transylvanie, qui travaillaient, répartis en huit districts, subissant un programme strictement fixé et forcés de se plier rigoureusement aux conditions prescrites. Leur histoire est, — il faut bien l'avouer — celle d'une série interminable de luttes. Non

seulement il leur faut satisfaire les prétentions les plus diverses, mais ils épuisent constamment leurs forces dans des épreuves matérielles désespérées et des chicanes sans fin. En 1925, dans son rapport sur la vingt-sixième année, le directeur du théâtre de Kolozsvár écrit en particulier : « Les plus nobles efforts sont paralysés par la nécessité de se mettre toujours en garde contre les revers de fortune qui peuvent atteindre le théâtre sous forme de dépenses imprévues et d'ordonnances inexécutables ». Dans le budget de l'Etat roumain, 86 millions de lei sont prévus pour soutenir les théâtres, mais *rien* pour servir les buts artistiques hongrois. Cependant le théâtre hongrois a payé, lors de la saison dernière, plus d'un million de taxes sur les billets. La difficulté de cette situation explique que les théâtres des minorités non-roumaines, en butte à des tracasseries incessantes, soient forcés de s'accommoder au goût du jour pour s'assurer le droit de faire résonner la langue hongroise. En ce moment, le problème du théâtre hongrois préoccupe le public hongrois transylvain parce qu'il est étroitement lié aux intérêts les plus importants des Hongrois menacés dans leur vie intellectuelle. Le théâtre hongrois de la Transylvanie revit aujourd'hui l'époque d'il y a cent ans, quand l'emploi de la langue, sa conservation et son embellissement incitaient au travail. Aujourd'hui la scène hongroise de la Transylvanie est de nouveau le refuge de la parole hongroise, ce qui lui trace clairement sa mission.

A côté de la littérature, l'activité intellectuelle de la Transylvanie se manifeste aussi dans *le domaine scientifique*. Les Hongrois de Transylvanie en effet ont subi des pertes sensibles. Le 12 mai 1919, l'Université hongroise était transformée en Université roumaine ; au mois de juin 1923, une ordonnance du Gouvernement supprima les cours hongrois de l'Ecole d'agronomie de Kolozsvár ; le 15 août 1923, les portes de l'Ecole Normale Supérieure, fondée par les trois églises hongroises, se fermèrent. Ainsi, les Hongrois de Transylvanie furent, en 2 ou 3 ans, privés de toutes les institutions destinées à l'éducation et la formation de savants ; toute possibilité de travail scientifique était supprimée. Nous avons déjà constaté le fait attristant que l'Association du Musée transylvain ne put se réformer pour remplir sa mission et organiser la vie scientifique, la maintenir et lui servir de guide. Faut-il mentionner l'appauvrissement intellectuel provoqué par l'émigration forcée de nos savants ? Il est donc bien clair que la Transylvanie fut rudement frappée ; les piliers de notre vie scientifique s'écroulèrent et les possibilités d'un travail de ce genre furent réduites à rien. Malgré tout, l'activité scientifique ne cessa pas et si elle manque d'ampleur, elle témoigne en tout cas de la survie intellectuelle et de la force vitale d'un peuple qu'ont frappé de grandes épreuves. Malgré les efforts scientifiques des Hongrois,

la Transylvanie n'a pas encore réussi à constituer un fonds moral et matériel, par suite du manque de centralisation des forces ; il faudrait donc une organisation professionnelle créée dans ce dessein et qui aurait pour tâche de coordonner et de diriger les travaux scientifiques. La vie scientifique transylvaine manque d'un programme ferme, d'une organisation qui préciserait les buts à atteindre. Ainsi s'explique la dispersion des initiatives individuelles ; l'isolement des Hongrois nécessite pour le développement de la vie scientifique hongroise en Transylvanie l'appui du public. Le champ d'action de chacun s'est rétréci, c'est aujourd'hui un sacrifice considérable que de faire paraître un livre scientifique en Transylvanie. Connaissant cette situation, on ne peut s'étonner de ne trouver d'ouvrages scientifiques que sur les questions qui peuvent intéresser le grand public, par exemple l'histoire de la littérature et l'histoire en général. Ce qui se publie dans ce domaine est écrit en général pour quelque occasion solennelle, et se rapproche ainsi des genres populaires. Les centaines de PETŐFI, de MADÁCH et de JÓKAI ont donné naissance à quelques ouvrages de valeur. Entre tous le volume de M. György KRISTÓF, professeur de langue et littérature hongroises à l'Université roumaine de Kolozsvár (Cluj), tient le premier rang. Le titre en est : *Petőfi és Madách* (Kolozsvár, 1923). On y trouve seize essais de valeur, d'un contenu varié, dans lesquels l'auteur définit l'art poétique de ces deux poètes hongrois qui comptent également parmi les grands noms de la littérature universelle. De même, le centenaire de JÓKAI exerça une influence bienfaisante sur l'histoire de la littérature. On ne saurait dire au juste toute la force qu'a tirée de ces célébrations l'âme hongroise, passionnée pour son ancienne vie intellectuelle, et combien ces centaines de Petőfi, Madách, Jókai stimulèrent l'effort persévérant de la classe instruite. Incontestablement, ces commémorations sont des facteurs qui ont sauvé, chez les Hongrois abattus, la confiance en eux-mêmes et dans leur avenir. D'autres ouvrages ont paru encore. Tel est l'essai esthétique de M. István BORBÉLY, professeur au Lycée unitaire de Kolozsvár, qui traite avec profondeur et en véritable artiste du principal problème de la création artistique moderne (*Bévezetés a modern szépirodalom tanulmányozásába*. Introduction à l'étude de la littérature moderne ; Kolozsvár, 1920). Le même auteur a publié récemment en deux gros volumes une histoire de la littérature hongroise s'appuyant sur une masse considérable de documents et témoignant jusque dans le détail de beaucoup d'originalité (*A magyar irodalom története*, I-II. Histoire de la littérature hongroise, I. II. ; Kolozsvár, 1924-25). On trouve dans cette œuvre l'art d'un grand esprit. Aussi important est l'ouvrage de M. György KRISTÓF, qui traite du passé et de l'avenir de la littérature hongroise de Transylvanie (*Az erdélyi irodalom múltja és jövője*. Le passé et l'avenir de la littérature

transylvaine ; Kolozsvár, 1924). Le savant auteur y rassemble ses articles et ses essais sur la littérature transylvaine dans ses rapports avec la littérature hongroise. Il y a ajouté d'utiles notes sur l'importance des devoirs de l'organisation intellectuelle en Transylvanie et sur sa tâche la plus urgente. M. ÁRPÁD BITAY, professeur au lycée catholique hongrois de Kolozsvár, est un travailleur infatigable voué à l'histoire de la littérature ; il s'est fait un nom par ses études sur les rapports intellectuels hongrois-roumains, et par ses cours sur l'histoire de la littérature hongroise, que, depuis 1923, il professe régulièrement chaque été, à Valeni, à l'Université libre de M. Nicolas JORGA, le célèbre historien roumain. Par ces cours, il a contribué à faire connaître au public roumain la vie intellectuelle hongroise. Son meilleur ouvrage est une histoire de la littérature roumaine (*A román irodalomtörténet összefoglaló áttekintése*. Résumé de la littérature roumaine ; Gyulafehérvár, 1922). La critique et le public ont accueilli cet ouvrage avec faveur ; il donne un aperçu d'ensemble de la littérature roumaine. Dans le domaine de l'histoire de la littérature religieuse, il faut citer l'œuvre de M. SÁNDOR MAKKAJ, évêque réformé (*Az erdélyi református egyházi irodalom 1850-től napjainkig*. La littérature religieuse de l'Eglise réformée en Transylvanie de 1850 à nos jours ; Kolozsvár, 1925). Une œuvre analogue est l'histoire des dogmes unitaires que projette d'écrire en trois volumes M. ISTVÁN BOBBÉLY (*A mai unitárius hitelvek kialakulásának története*. Histoire de la formation des dogmes unitaires de nos jours ; Kolozsvár, 1925). L'activité scientifique de M. BÁLINT CSÜNY, linguiste et ethnographe, dépasse la petite patrie transylvaine : il vient d'être élu membre correspondant de l'Académie Hongroise. Enfin l'auteur de la présente chronique, a dressé deux tableaux bibliographiques de la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie, de nos jours. Il a tracé un tableau de la presse hongroise en Roumanie pendant ces cinq dernières années, ainsi que le tableau bibliographique et statistique de la littérature hongroise en Transylvanie pour les six dernières années. Il a rédigé, en outre, l'*Almanach transylvain* de la revue *Pásztorlitz* (Kolozsvár, 1925), dont les articles donnent des informations précises sur la vie intellectuelle hongroise en Transylvanie, et sur tout ce qui s'est passé pendant les six années comprises entre 1919 et 1924.

Quant à l'histoire proprement dite, elle apparaît aussi riche que l'histoire littéraire. Nous pouvons citer quelques monographies importantes qui éclairent telle ou telle époque du passé de la Transylvanie et qui permettent de jeter un coup d'œil sur les institutions et l'histoire de la civilisation. M. VENCEL BIRÓ, professeur au Lycée hongrois catholique de Kolozsvár, est le premier qui ait tiré au clair un des chapitres les plus intéressants de

l'histoire de la diplomatie transylvaine¹ (*Erdélyi kövelei a portán. Les ambassadeurs de Transylvanie auprès de la Sublime-Porte ; Kolozsvár, 1921*). M. János TEMESVÁRY a écrit un livre important sur les évêques catholiques en Transylvanie au moyen-âge, en étudiant l'activité de 31 chefs d'Eglise connus jusqu'à l'année 1501. La biographie de ces évêques constitue un élément important de l'histoire : aussi trouvons-nous dans ces pages beaucoup de données historiques, se rapportant à l'histoire de la civilisation (*Erdélyi középkori püspökei. Les évêques de Transylvanie au moyen-âge, Kolozsvár, 1922*).

Bien plus importante que ces monographies, sera l'histoire de la nation hongroise par Mgr János KARÁCSONYI, chanoine à Nagyvárad, évêque titulaire ; il s'agit d'une œuvre considérable dont deux volumes ont déjà paru (*A magyar nemzet őstörténete 896-ig ; A magyar nemzet honalapítása 896-tól 997-ig. L'histoire ancienne de la nation hongroise jusqu'à 896 ; l'établissement de la nation hongroise de 896 à 997. Nagyvárad, 1925*). Dans cette œuvre, le savant évêque donne une nouvelle base à l'histoire des Hongrois, et fraie de nouvelles voies dans l'obscurité de l'histoire ancienne. Il met en pleine lumière les problèmes si souvent discutés de l'origine du peuple hongrois et de la prise de possession du territoire. Parmi les livres scientifiques consacrés à l'histoire, le volume considérable de 560 pages intitulé *Az erdélyi katholicizmus múltja és jelene* (Le passé et le présent du catholicisme en Transylvanie, Dicsőszentmárton, 1925) est de grande portée par son étendue et son caractère. Les plus grands savants et les principaux représentants du catholicisme y ont écrit l'histoire du catholicisme transylvain, en 14 chapitres. Grâce à cette œuvre, nous possédons un tableau achevé de cette grandiose institution catholique spécifiquement transylvaine dénommée *Status* ; nous savons comment elle se développa, comment elle a pu garder son autorité dans les grandes crises de l'histoire et comment elle subsiste aujourd'hui, avec de nouvelles perspectives et bravant les difficultés de l'époque présente. Cet ouvrage peut être considéré comme une réponse au livre de M. Onésifor GHIBU, professeur à l'Université roumaine de Kolozsvár-Cluj, qui avait attaqué les institutions catholiques de Transylvanie.

M. Elemér GYÁRFÁS a étudié le rôle historique fort instructif de Miklós BETHLEN, chancelier transylvain, il donne à ce sujet des détails précis grâce à une minutieuse documentation (*Bethlen Miklós kancellár. Dicsőszentmárton, 1924*. Le chancelier Bethlen Miklós). Savant auteur d'ouvrages politiques et économiques, M. GYÁRFÁS a réuni en un volume les travaux de publiciste qu'il a composés pendant les quinze années précédant le changement de

1. La *Revue des Etudes hongroises* publiera, dans une de ses prochaines livraisons, quelques chapitres de cet ouvrage de valeur. (N. d. I. R.).

régime (*Erdélyi problémák*. Problèmes transylvains. Kolozsvár, 1923). M. Elemér JAKABFFY, rédacteur de l'excellente revue centrale de la minorité hongroise en Transylvanie *Magyar Kisebbség* paraissant à Lugos, a dressé par communes une statistique détaillée des habitants de tout territoire anciennement hongrois et annexé par la Roumanie, l'ayant fondée sur les documents officiels des années comprises entre 1910 à 1920 et y a joint des tableaux synoptiques très clairs et très utiles (*Erdély statisztikája*, Lugos, 1923).

La littérature religieuse des trois Eglises hongroises est très florissante et nous constatons avec satisfaction que des hommes de haute compétence s'occupent avec un véritable enthousiasme de la littérature de leur Eglise et qu'ils témoignent d'un vaste et profond savoir. L'œuvre de M. Sándor MAKKAI, évêque réformé, est la plus considérable ; ses livres parus au cours de ces dernières années accusent une forte individualité doublée d'un grand talent artistique. Nous devons mentionner ici l'activité vigoureuse de M. József HIRSCHLER, prélat et curé de Kolozsvár, sur le terrain de l'histoire de l'art ecclésiastique ; ses ouvrages (*Canova ; L'Art du Vatican*, etc.) ont rencontré et l'approbation des connaisseurs et la faveur du public.

Qu'il nous soit permis de croire que les années les plus difficiles de l'activité intellectuelle hongroise sont maintenant passées ; les résultats déjà atteints jetteront de la clarté sur ces temps sombres, et des circonstances plus favorables permettront aux talents de s'épanouir et d'exalter la force, la volonté et la persévérance qui sommeillent dans l'âme transylvaine.

Ce résumé de la vie intellectuelle en Transylvanie serait incomplet si nous omettions la *presse périodique*. La statistique démontre que les journaux de Transylvanie sont nombreux. Mais il est beaucoup plus difficile d'en constater la vraie valeur. Ici il faut dire que la qualité ne correspond pas à la quantité. Auparavant la presse de Budapest pénétrait jusque dans le moindre village et la presse provinciale ne jouait ainsi qu'un rôle purement local. A la fin de décembre 1918 les journaux de Budapest cessèrent d'arriver en Transylvanie, et depuis lors, cette interdiction a été maintenue.

Heureusement, une quantité de journaux provinciaux s'offrirent aux Hongrois transylvains à la faveur des circonstances ; ils essayaient de sortir de leur cadre étroit pour prendre une importance générale. On fonda même de nouveaux journaux, et ceux qui existaient déjà prirent un plus grand développement. Ainsi, la presse de Transylvanie est bien différente de celle d'avant 1918, aussi bien en quantité qu'en qualité. La presse provinciale ne cesse de s'accroître malgré l'étroitesse de ses limites. Il

y a des journaux de 12 à 16 pages, qui tirent à 10.000 ou 20.000 exemplaires et rayonnent sur un certain district. Sans doute, la presse hongroise en Transylvanie a fait de grands progrès depuis 1918, mais elle révèle encore de nombreuses insuffisances. La presse hongroise, comme l'esprit du public, se débat toujours dans l'incertitude d'une situation troublée. Elle n'arrive que difficilement à s'adapter aux intérêts de la vie des Hongrois et à les servir en toute circonstance. La revue *Magyar Kisebbség* (La Minorité hongroise), rédigée par M. Elemér JAKABFFY, paraissant à Lugos, suit attentivement les conditions politiques et intellectuelles de la vie de la minorité hongroise en Transylvanie ; elle la voit clairement et travaille scientifiquement à éclaircir les problèmes. Dans son supplément *Glasul. Minoritătilor*. (Voix des minorités) qu'elle fait paraître en langue roumaine, elle montre à l'opinion publique roumaine, souvent mal informée, les injustices que doit subir la minorité hongroise. Le principal organe de l'éducation populaire est le *Magyar Nép* (le peuple hongrois), publié par la Société « Minerva » et rédigé par M. Domokos GYALLAY ; la poste en distribue chaque semaine 18.000 exemplaires dans toute la Roumanie où l'écrit hongrois doit accomplir une mission très importante. Aucun journal n'est comparable en valeur et en influence au *Magyar Nép*, qui est rédigé avec une profonde connaissance de l'âme populaire hongroise, et dont l'importance est exceptionnelle. Pour satisfaire un public plus instruit, la « Minerva » fait paraître tous les quinze jours la revue littéraire *Pásztorláz* (Feu de berger), qui en est à sa douzième année. M. Sándor REMÉNYIK en fut le premier rédacteur ; depuis trois ans elle est rédigée par M. Lajos György.

Les efforts scientifiques accomplis par la presse hongroise trouvent leur expression dans la revue trimestrielle intitulée *Erdélyi Irodalmi Szemle* (Revue littéraire de Transylvanie ; 3^e année), rédigée également par M. Lajos György. C'est une revue qui, s'adaptant aux besoins des Hongrois de Transylvanie, traite à fond les problèmes spéciaux qui les concernent ; d'une part, elle tâche de combler le manque de revues spéciales en donnant des aperçus encyclopédiques et en groupant les productions de la vie scientifique des Hongrois de Transylvanie, qui est dispersée et privée d'organisation ; d'autre part elle s'efforce de créer une vie littéraire saine, en fondant sa critique sur de fermes principes. Dans sa partie scientifique, elle traite surtout des questions en rapport avec la Transylvanie et présentant un intérêt général. Elle fait connaître les résultats de l'activité scientifique de la Hongrie et de l'étranger devenus inaccessibles pour le public de Transylvanie par suite de l'interdiction d'entrée qui frappe chaque livre ou revue, imprimés en Hongrie. Dans la partie réservée à la critique, elle tâche d'orienter le public par des jugements objectifs.

Au bout de quelques années, les Hongrois de Transylvanie ont réussi à fonder des organisations de presse qui atteignent un niveau élevé ; elles ne constituent pas seulement les fondements de la vie de la minorité hongroise, mais elles soutiennent en même temps les intérêts les plus généraux des Hongrois.

Telle est la vie intellectuelle dont nous venons de donner un résumé rapide ; elle en est encore, certes, à la période de croissance. Elle a dépassé — sans doute — le stade marqué par les difficultés du début, cependant l'avenir peut lui réserver encore bien des obstacles. Mais son but est clair : les Hongrois en ont conscience et comprennent quelle est leur situation de minorité. Ils voient dans une vie intellectuelle florissante le seul domaine où ils pourront atteindre des résultats sans éprouver de découragement. Il est certain que l'avenir de la minorité hongroise dépend du niveau de culture intellectuelle, du degré d'instruction des Hongrois. L'étude de la vie intellectuelle indépendante des Hongrois minoritaires pendant ces dernières années conduit à cette conclusion rassurante qu'une-fois de plus les grands changements historiques et les épreuves de toute sorte n'abattent pas l'âme hongroise, mais lui donnent au contraire plus d'énergie et de force de résistance.

(Kolozsvár-Cluj, Roumanie).

LAJOS GYÖRGY.
